

TRIBUNE DE GAUCHE

changer

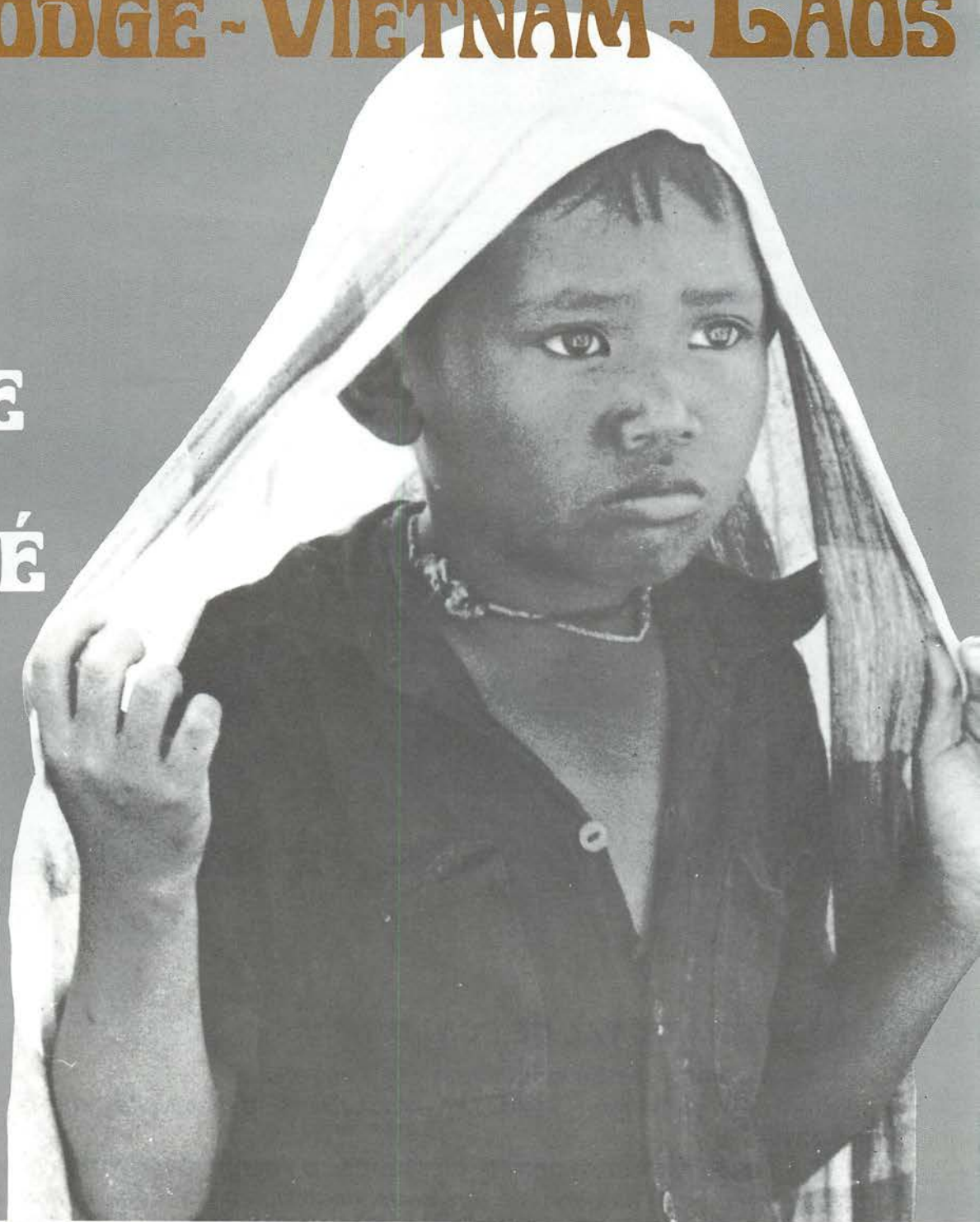
CAMBODGE - VIETNAM - LAOS

S'UNIR
DANS
L'EXIL
CROIRE
À LA
LIBERTÉ

Trois
témoignages

Page 13

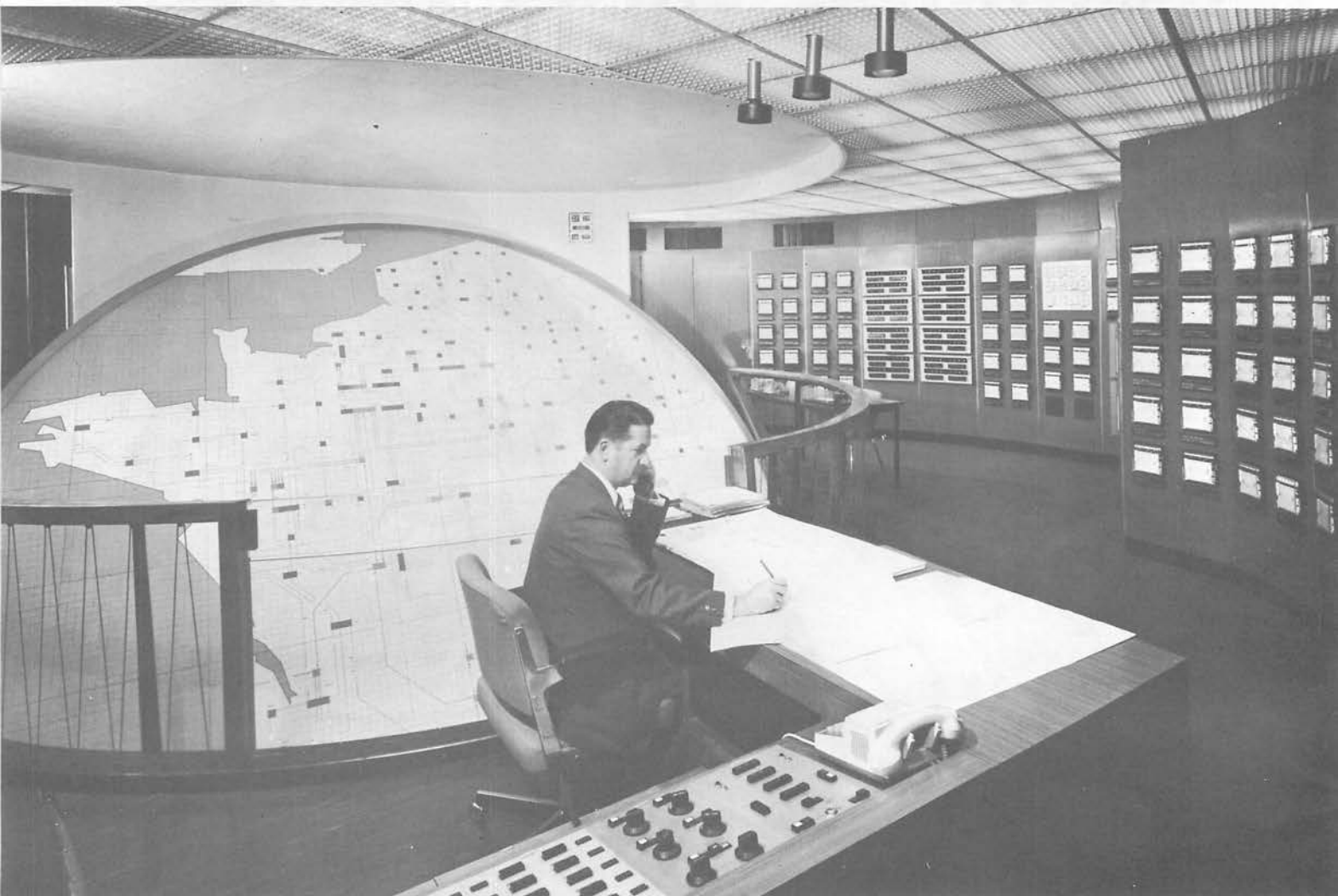
Une après-midi
chez les
SAKHAROV



Si vous recevez cette revue
pour la première fois
voyez page 3



ÉLECTRICITÉ DE FRANCE



LE CENTRE NATIONAL DE CONDUITE

- * *fixe les programmes de production des centrales,*
- * *contrôle les échanges avec les producteurs d'électricité autres qu'E.D.F. (Houillères, Industries...),*
- * *veille à l'exécution des contrats d'échanges d'énergie avec les pays voisins,*
- * *exerce enfin une fonction générale de coordination à l'égard des 7 centres de conduite régionaux situés à PARIS, LILLE, NANCY, LYON, MARSEILLE, TOULOUSE et NANTES.*

Repenser le contenu de la détente

Par delà le flux et le reflux des événements, une chose est claire : les Européens doivent repenser le contenu de la détente.

Du point de vue occidental, l'idée de celle-ci était, entre autres, qu'en liant l'URSS à nos pays par une série d'accords économiques et politiques la patrie de Lénine deviendrait moins agressive, plus respectable.

Soit dit en passant, la décision, prise en 1974, d'attribuer les Jeux Olympiques de 1980 à Moscou s'inscrivait dans cette perspective et on peut parier que les Américains n'y étaient alors nullement opposés.

On sait ce qu'il est advenu de cette illusion : l'URSS a su profiter de ces accords pour renforcer son potentiel technologique et militaire sans oublier un instant ses prétentions révolutionnaires.

Cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas poursuivre une politique de détente. On comprend fort bien les raisons qu'ont des pays tels que l'Allemagne fédérale, la France, tout comme la Pologne, la Roumanie, la Hongrie, d'y tenir fermement pour des raisons diverses.

Dans tous ces pays, la crise actuelle fait passer une onde de choc — tout autant qu'à Washington. Alors, que faire ?

Tout d'abord, reconnaître que trop souvent nous avons pris nos rêves pour des réalités. Ainsi, on a trop vite parlé de la mort des idéologies. C'était une manière facile de mettre un certain nombre de principes au rancart.

Certes, il est manifeste que les dirigeants du Kremlin agissent autant par volonté de puissance hégémonique

que par motivations idéologiques, mais ils savent encore manier celles-ci — surtout dans le tiers monde — avec une virtuosité et une constance qui leur donnent une bonne longueur d'avance sur la plupart des dirigeants occidentaux.

Reconnaissons aussi que l'atout principal des Soviétiques réside dans nos propres points faibles. C'est pourquoi Christopher Bertram, le directeur de l'Institut international d'Etudes stratégiques de Londres, a raison de dire que la meilleure parade à leur expansionnisme, c'est « d'avoir le courage de résoudre les problèmes partout où ils peuvent naître ». En d'autres termes, de donner la démonstration que des situations bloquées peuvent être changées, et qu'il est possible notamment de remédier aux injustices

sans avoir recours au chantage de la violence.

A ce propos, un diplomate latino-américain exprimait la crainte que l'accent mis maintenant sur le réarmement militaire, survenant après la crise économique de ces dernières années, ne porte un coup mortel aux espoirs de voir s'instaurer un nouvel ordre économique international. Ne serait-ce pas au contraire l'une des tâches prioritaires de poursuivre cet objectif auquel les pays du tiers monde tiennent tant et de contribuer ainsi à leur stabilité ? Ce n'est là qu'un exemple.

On le voit, la tâche est immense et, si la tempête ne s'abat pas sur nous, il y a tout lieu de parier que ceux qui voudront agir pour une vraie détente dépourvue de ses oripeaux hypocrites ne seront pas au chômage...

Une décision bienvenue

Au moment où les Etats-Unis prennent une attitude de fermeté dans le dialogue Est-Ouest, il est significatif de les voir reprendre leur place à l'Organisation internationale du Travail. Ils avaient quitté cet organisme en 1977 pour marquer leur inquiétude devant sa politisation. Où donc la politique n'entre-t-elle pas ? peut-on demander. Le retour des Etats-Unis dans ce qui demeure le seul forum international de discussions

tripartites permanent (gouvernement, patronat, syndicats) va donner à l'O.I.T. de plus grandes possibilités d'action dans les domaines vitaux qui sont les siens : emploi, conditions de travail, formation professionnelle et, en fin de compte, droits de l'homme. La participation active de la grande démocratie d'Outre-Atlantique y est indispensable.

Méridien

A TRAVERS CHAMPS

Dans la brume

Ce matin, le soleil n'a pas réussi à percer la brume dense et notre horizon vers l'Est se limite au rebord nu de plateau avec, sur la gauche, ce bouquet d'ormes morts délicatement esquissé au crayon sur le ciel opaque. En dessous, l'herbage descend jusqu'aux saules du ruisseau. On aperçoit à peine, taches pâles sur le vert terni, les grosses brebis pleines disséminées sur la pente.

Soudain, les voilà qui se mettent en branle une à une... Elles descendent comme des gouttes de pluie sur une vitre et peu à peu se rassemblent devant le gué tumultueux du ruisseau. Elles ont entendu le tracteur venir... Elles attendent là le berger et son aide menant une grosse remorque de betteraves qui seront déchargées tout le long d'une charrière horizontale. Les brebis resteront jusqu'au soir alignées à ronger patiemment les dures racines qui les nourrissent.

Sur ce tranquille paysage d'hiver, chacun peut naturellement broder la méditation dont son cœur a besoin... Et personne ne m'empêchera de me demander pourquoi, comme ces boules de laine lourdes de leurs agneaux qui vont naître, je dépends si peu du ciel et tellement des hommes pour recevoir l'aliment qui doit me tenir en vie toute la journée.

Philippe Schweisguth

Si vous recevez « Changer » pour la première fois

Ce numéro de notre revue — comme ce sera le cas pour les deux livraisons suivantes — est envoyé à titre gracieux à un certain nombre de personnes dont les noms nous ont été signalés par nos abonnés. Nous sommes heureux de l'occasion qui nous est ainsi donnée de présenter notre mensuel à un plus large public. Nous espérons que la lecture de ces numéros vous intéressera. Nous vous enverrons au mois de mai une lettre vous indiquant le nom de la personne qui nous a communiqué votre adresse et vous donnant la possibilité de vous abonner si vous le désirez.

La Rédaction

CAMBODGE - VIETNAM - LAOS

Trois témoignages

Le point de vue d'un Français

Génocide, camps de rééducation, exode, nous voici confrontés avec des problèmes qui nous dépassent tous. Pour nous Français l'humilité devrait être le préalable à toute réflexion et à toute action. Nous avons fait trop d'erreurs tragiques dans le passé en ce coin du globe pour nous permettre aujourd'hui de tirer gloire de l'aide humanitaire que nous apportons. Mais nous pouvons recevoir en frères ceux avec qui des liens ont été tissés depuis plus d'un siècle pour le meilleur et pour le pire.

Dans chaque ville, presque dans chaque village, sont venus s'installer maintenant des Asiatiques, les traits souvent marqués par l'épreuve, mais aussi avec quelle gentillesse et quel courage. Le visage de la France elle-même s'en trouve modifié et le sera de façon irréversible.

Le meilleur naîtra de cette situation nouvelle si les échanges se multiplient dans les deux sens. Donnons la chaleur de nos cœurs, le logement, la nourriture, le travail, l'éducation... et soyons assez humbles pour apprendre de leur culture, de leur tempérament et surtout de leurs souffrances.

Nous avons un avenir à préparer ensemble ici et là-bas. Peut-être aideront-ils les Français à s'unir et à s'aimer ? Sauront-ils, au milieu de nous, garder le meilleur de leurs traditions pour les rapporter un jour enrichies dans leur pays d'origine ? Se nouera-t-il en France des liens assez solides entre Laotiens, Cambodgiens et Vietnamiens pour qu'ils soient un jour ferment de paix dans toute la péninsule ?

Voilà ce que nous avons à cœur, ma femme et moi, chaque fois que nous accueillons l'un de ces réfugiés sous notre toit. Et quelles joies n'avons-nous pas eues en retour ! Quelle émotion n'avons-nous pas ressentie, par exemple, lorsqu'une jeune Laotienne nous a demandé de représenter ses parents, restés au Laos, à la cérémonie de son mariage avec un compatriote ! Ce sont là des symboles de ce qui aurait pu être et de ce qui pourrait être la collaboration et l'amitié de deux continents.

Michel Koechlin

« On s'est senti hommes, on s'est senti frères par delà l'histoire »

Une interview de M. et Mme Rainsy Sam responsables du mensuel « Sereika, La Voix du Cambodge libre »

Rainsy et Saumura Sam appartiennent à deux familles qui ont joué un rôle éminent dans la vie politique du Cambodge. Ils ont deux enfants, de huit et deux ans.

Changer : La priorité des priorités, c'est de sauver votre peuple de la disparition. Donc, l'aide humanitaire. A votre avis, où en est-on ?

Rainsy Sam : Je distinguerai trois niveaux. Le premier, c'est celui des promesses, qui ont été massives. Puis celui des aides effectivement attribuées, des crédits débloqués. Troisième niveau : l'aide qui a été acheminée à la population.

Entre le premier et le troisième niveau, il y a un écart considérable.

— Y a-t-il certains canaux qui permettent de faire parvenir cette aide ?

Rainsy Sam : D'après les statistiques officielles, le gouvernement de Phnom Penh et les autorités vietnamiennes n'ont jusqu'à présent distribué que 1 % de l'aide qui leur a été envoyée. C'est un chiffre bien sûr qu'il est difficile de vérifier, mais on sait que les entrepôts sont engorgés aussi bien à Phnom Penh qu'à Kompong Som.

Un autre moyen d'acheminer cette aide, c'est par la Thaïlande. Mais, de cette façon, on ne touche que les populations vivant le long de la frontière et les réfugiés installés en Thaïlande.

(1) 22, rue d'Alleray, 75015 Paris.



Le camp de Sakaed, en Thaïlande. Les réfugiés khmers vivent sous des abris temporaires en attendant la construction de baraquements.



Pour toute une génération, une question de survie.

— Ce problème a-t-il une solution ? Il est certain que les difficultés d'acheminement découragent beaucoup de générosités.

Rainsy Sam : C'est vrai, puisque les Etats-Unis ont décidé de suspendre toute aide au gouvernement de Phnom Penh et que le « Programme alimentaire mondial » a pris une décision dans le même sens. Mais l'aide continue à être distribuée dans les camps de Thaïlande.

Il faut bien se rendre compte que la faim est une arme politique qui a déjà été utilisée par les Khmers rouges et qui l'est maintenant par les Vietnamiens. C'est pour empêcher les maquis de se développer qu'ils ont organisé un régime de famine. Ils confisquent ainsi l'aide internationale et ne la distribuent que dans les zones où ils sont bien implantés, c'est-à-dire là où les risques de rébellion sont les plus faibles.

Saumura Sam : Il faut parler aussi de l'action humanitaire que l'on peut mener au profit des réfugiés arrivés dans les pays occidentaux, en particulier en France. Ici il n'y a pas de problèmes de nourriture ou de médicaments, mais les Cambodgiens sont terriblement déracinés. Ils ont besoin d'un réconfort moral qu'ils ne peuvent pas trouver ailleurs que chez leurs compatriotes. Nous avons là beaucoup à faire et c'est un type d'action que chacun peut mener. Nous aimerions que nos compatriotes en France fassent plus d'efforts et se montrent plus généreux. Il ne faut pas nous endormir dans le confort de l'Occident.

A nos compatriotes, il faut aussi une échelle de valeurs nouvelle. Nous avons tout perdu là-bas. Pas uniquement du côté matériel. Il faut penser aussi au déracinement humain, religieux, moral. Ce sont

des personnes en friche : c'est là que le Réarmement moral a quelque chose à faire.

— Les Khmers peuvent-ils, dans l'exil, préserver leur culture, balayée dans le pays lui-même ?

Saumura Sam : C'est en eux que se trouve cette culture et la volonté de la protéger. Il s'agit de lutter contre l'envie tout à fait naturelle d'oublier les souffrances, le malheur, mais en même temps tout ce qu'il y avait de bon. C'est parmi les réfugiés à l'étranger que réside l'avenir du Cambodge, s'il y en a un. C'est là qu'il y a le plus de chances d'avoir des enfants, c'est là que résident les forces vives de la future nation cambodgienne. Si la future nation est privée de son support culturel, religieux et moral, c'est la fin du Cambodge, même si on récupère un jour le pays en tant que cadre territorial.

— Venons-en au plan politique. Vous avez écrit dans un récent éditorial de votre revue *Sereika* que vous gardiez un espoir que les Vietnamiens acceptent une solution politique. Sur quoi vous basez-vous ?

Rainsy Sam : Jusqu'à présent, les Vietnamiens refusent l'idée même d'une solution politique. Ils ne donnent pas l'impression de vouloir lâcher le Cambodge, disant que la situation est irréversible. Mais c'est une position qui ne me semble pas définitive. L'occupation militaire entraîne pour les Vietnamiens beaucoup de difficultés. S'enliser dans un pays étranger, s'isoler sur le plan international, alors que la situation économique au Vietnam même n'est pas du tout brillante. Se priver de l'aide de nombreux pays, amis du Vietnam avant l'invasion du Cambodge, cela pèse. Sans parler de la menace que fait peser la Chine sur les frontières du Tonkin. Cette grande voisine du nord ne laissera pas le Vietnam en paix tant que continue l'occupation du Cambodge. Je ne suis pas certain non plus que l'unanimité règne dans l'équipe dirigeante vietnamienne sur la politique suivie au Cambodge.

— Que peut faire l'Occident, en particulier la France dont le prince Sihanouk a dit qu'elle représentait « un tremplin sans pareil » ?

Saumura Sam : Sur le plan diplomatique, la France pourrait prendre l'initiative d'une conférence internationale qui permettrait de réunir les parties en cause autour d'une même table. De toute façon, la France a des contacts directs avec les différents protagonistes : la Chine, l'URSS, donc le Vietnam.

— Dans l'interview qu'il a accordée au *Monde* au mois de novembre, le



La distribution de vivres au camp d'Aranyaprathet.

prince Sihanouk a mis l'accent sur la nécessité pour les Cambodgiens de se faire prendre au sérieux. Qu'est-ce que cela implique à votre sens ?

Saumura Sam : La réponse s'impose, c'est l'union. Tant que les Cambodgiens seront aussi éparpillés et adopteront des positions politiques aussi divergentes, qui va les prendre au sérieux ? Il y a déjà deux factions qui se battent sur le terrain : les pro-Vietnamiens et les pro-Khmers rouges. Si les représentants de la partie tierce sont eux-mêmes divisés, il n'y a pas d'action efficace possible.

Rainsy Sam : Nous sommes tous d'accord sur le fond : nous voulons l'indépendance de notre pays. Nous voulons que les Vietnamiens évacuent le Cambodge. Nous voulons empêcher les Khmers rouges de revenir au pouvoir. Nous voulons un Cambodge authentiquement démocratique. Tout cela devrait nous unir et nous faire parler comme un seul homme. Cela devrait nous mener à la lutte avec la plus grande discipline. Malheureusement, ce n'est pas le cas parce que les Cambodgiens laissent libre cours aux querelles personnelles, aux rivalités de clans, aux susceptibilités, aux rancunes. Dans leur attitude — pas dans leurs discours — ils accordent trop d'importance à ces choses mesquines et superficielles. Ces blocages nous empêchent de lutter efficacement pour notre pays.

— Comment lever ces blocages ?

Rainsy Sam : C'est d'abord une question de maturité. Il faut savoir ce que nous voulons, il faut savoir choisir les priorités.

Saumura Sam : Nous avons appris, en particulier grâce au Réarmement moral, que le but de notre combat, c'est notre

pays. Nous ne sommes que les moyens, des instruments de la volonté divine, diriez-vous dans votre religion. Je dirais les instruments de notre destin. En quelque sorte, le but que nous servons n'a rien à voir avec nous-mêmes.

- Pensez-vous que le prince Sihanouk a réussi ou a échoué dans sa tentative d'unir les Cambodgiens ?

Rainsy Sam : Sihanouk reste avant tout un symbole : le symbole du Cambodge d'avant la guerre, le symbole d'un Cambodge qui se veut neutre et indépendant.

- On a beaucoup parlé des divergences de vues qui existent entre le prince Sihanouk et son ancien premier ministre Son Sann, qui a organisé un maquis près de la frontière thaïlandaise. Qu'en pensez-vous ?

Rainsy Sam : Les deux hommes mènent un même combat. S'ils ne sont pas encore maintenant la main dans la main, c'est d'abord pour des raisons personnelles, ensuite à cause d'une analyse légèrement différente de la situation et de choix tactiques différents. Mais sur le fond ils sont mus par le même nationalisme. Beaucoup de Cambodgiens nationalistes comme eux souhaitent les voir unis à la tête d'un mouvement uni pour libérer le Cambodge. Objectivement, ils se sont partagé la tâche. Sihanouk travaille sur le plan diplomatique et Son Sann sur le plan militaire. Ils sont complémentaires pour un même but. Un jour, ce partage du travail sera officialisé et nous n'en serons que plus efficaces.

Saumura Sam : En ce qui nous concerne, nous nous sommes aperçus que nous ne pouvions pas faire l'unité de notre pays sans réaliser d'abord l'unité de notre famille. C'est là que nous avons commencé. Ayant trouvé l'unité familiale, nous essayons maintenant d'aider d'autres à la trouver aussi et pensons de cette façon contribuer à l'unité de notre pays.

Je pense par exemple à un ami cambodgien de Paris. Nos deux familles se connaissaient depuis toujours, mais nous ne nous entendions pas très bien, sans raisons particulières d'ailleurs. On ne s'était jamais disputé...

Rainsy Sam : Nous faisons partie de clans différents, c'est tout.

Saumura Sam : Quand on était entre nous, on disait du mal de l'autre famille. De sorte que lorsqu'on était les uns en face des autres on était tenu par les plaisanteries qu'on avait faites derrière leur dos et on ne pouvait pas vraiment s'ouvrir. Après les soirées indochinoises organisées à la maison du Réarmement moral à Boulogne, cet ami et nous sommes convenus de nous revoir. Nous sentions

que nous avions effectivement besoin d'une clarification. Il est venu chez nous. A la fin du repas, nous lui avons proposé un moment de silence. C'est la première fois que nous proposons cela à un Cambodgien. Puis je lui ai dit ce que j'avais sur le cœur, ce qu'on disait de sa famille. Il n'y avait là rien de bien sérieux. Je crois qu'on a tout simplement du mal à supporter que quelqu'un soit différent de vous. Quand il est différent, on pense facilement qu'il est moins bien. J'ai dit tout cela à cet ami. Il était très étonné. Il était venu très méfiant et il m'a demandé pardon de sa méfiance. Il m'a confirmé que, dans sa famille aussi, on disait du mal de la nôtre : il pensait que nous étions trop occidentalisés, que nous n'étions pas assez proches de nos racines, pas assez pratiquants sur le plan religieux. Nous nous sommes fait des excuses mutuelles. Quand je repense à tout cela, je trouve tous ces préjugés ridicules. Songeons que c'est sur ce genre de malentendus, de choses mesquines, sans importance, que sont basées tant de relations ! Et cela se transpose sur le plan politique et sur tous les plans. Par la suite, cet ami a mis un point d'honneur à nous inviter à son tour.

- Sur le plan des pays de l'ancienne Indochine, y a-t-il dans la solidarité des expatriés une dimension qui pourrait contribuer à un déblocage ?

Saumura Sam : Certainement, mais la difficulté tient au fait que les esprits sont encore terriblement échauffés par ce qui se passe là-bas. Je pense que pour un Laotien ou un Cambodgien il est difficile d'imaginer d'avoir des relations normales avec les Vietnamiens.

Rainsy Sam : En fait, nous sommes tous sur le même bateau et nous fuyons des régimes similaires. Beaucoup plus de choses nous unissent que celles qui nous séparent. Mais le premier réflexe humain pour un Cambodgien qui voit son pays souffrir atrocement à cause du Vietnam est de mettre tous les Vietnamiens dans le même sac. C'est la solution facile.

- Ce qui a commencé à s'ébaucher entre Indochinois lors des soirées à Boulogne dont vous avez parlé, quelle importance y attachez-vous ?

Rainsy Sam : Pour les Cambodgiens, c'était une forte expérience d'entendre un Vietnamien leur demander pardon pour tout ce que son pays avait fait aux Cambodgiens. Cela a débloqué quelque chose en chacun de nous : c'est le début d'une attitude nouvelle. Après avoir entendu un tel langage, on se sent hommes, on se sent frères par-delà l'histoire.

Saumura Sam : Nous nous sommes aperçus que ce Vietnamien était un homme comme les autres. Après, j'ai beaucoup sympathisé avec les dames vietnamiennes présentes ce soir-là. Ce qui m'a bouleversée, c'est de me rendre compte qu'elles aussi avaient des membres de leur famille qui souffraient là-bas. Elles avaient beau être vietnamiennes, elles n'étaient pas différentes de moi. Au contraire, on avait les mêmes problèmes, les mêmes malheurs, et probablement aussi les mêmes joies.

(Propos recueillis par
Philippe Lasserre et
Jean-Jacques Odier)

Pour des enfants vietnamiens arrivés par bateau en Malaisie, les premiers jouets.



« Le problème des réfugiés n'est qu'une facette du vrai problème, celui de la liberté »

Réflexions d'une personnalité vietnamienne en exil

Originaire du Nord Vietnam, M. Phan van Tao a dû à quatre reprises recommencer sa vie à zéro après avoir dû tout quitter. Au Sud Vietnam, où il a passé vingt ans, il a été haut-fonctionnaire, puis industriel. Il travaille aujourd'hui à Paris dans un organisme s'occupant des rapatriés.

Il n'est pas aisé pour un réfugié de parler sans passion de ce qui se passe dans le pays qu'il a perdu.

Pour voir clair, il faut d'abord faire une distinction entre le peuple vietnamien et ses dirigeants.

Après trente années de guerre, le peuple vietnamien n'aspire qu'à la paix : vivre tranquillement entre frères, pas de vainqueurs ni de vaincus, labourer sa terre, assurer à sa famille le bol de riz quotidien et dans les moments de loisirs boire à petites gorgées son thé chaud en déclamant un joli poème. Jamais il n'est venu à un paysan du delta du fleuve Rouge ou du Mékong l'idée de reprendre son S.K.Z. (1) pour venir combattre au Cambodge.

Mais les dirigeants du Vietnam, auxquels les travaux de réconciliation nationale et de reconstruction économique n'ont pas réussi, ont entraîné le pays dans une nouvelle guerre comme s'il n'y avait rien d'autre de plus urgent à faire.

Cette politique a provoqué un profond découragement dans la population comme une chute brutale de la crédibilité du régime. Dans l'opinion internationale, la chaleur enthousiaste des premières années est tombée et bien des amitiés se sont refroidies. Les mensonges vivants des « Fronts de Libération du Sud-Vietnam » ou du Kampuchéa ont fait long feu.

Le régime au pouvoir au Vietnam se trouve de plus en plus isolé. D'abord de ses voisins immédiats : isolé de la Chine avec laquelle les rapports sont irrémédiablement détériorés. Isolé du Laos et du Cambodge où les bô-dôi font figure de corps expéditionnaire et où la méfiance séculaire entre les trois peuples d'Indochine n'arrange pas les choses. Isolé des pays de l'ASEAN, au premier rang la Thaïlande, que la promesse de non ingérence du premier ministre Pham van Dong laisse incrédules et qui se demandent comment s'organiser pour se défendre contre l'expansionnisme vietnamien, manifestation turbulente d'une autre hégémonie non avouée ? Isolé enfin de la

(1) Fusil à répétition sans recul.



« Confiant jusqu'à leur vie même aux urnes de l'océan... »

communauté internationale dont le vote à la dernière assemblée générale de l'ONU a infligé une condamnation sans équivoque aux dirigeants de Hanoï.

Mais avant d'en arriver là, le régime est déjà isolé de son peuple qui s'en est détaché de la façon la plus spectaculaire et la plus dramatique avec les départs massifs des réfugiés.

« N'oublions pas ! »

L'histoire a connu beaucoup de ces exodes dont on dit des émigrés qu'ils votent avec leurs pieds. Mais aucun vote n'a été d'une sincérité aussi bouleversante que celui des réfugiés du Vietnam puisqu'en votant avec leurs barques ils ont par cargaisons entières confié jusqu'à leur vie même aux urnes de l'océan.

Cette épreuve d'honnêteté a valu aux réfugiés la sympathie et les élans de solidarité de la communauté internationale. La Conférence de Genève réunie pour coordonner l'assistance aux réfugiés a voulu être simplement une conférence humanitaire. Mais est-ce à dire qu'on peut se donner bonne conscience une fois qu'on a remis son chèque au Haut Commissaire des Nations Unies pour les réfugiés ?

Non, si les réfugiés ont risqué leur vie

sur des rafiots, s'ils se sont fait dépouiller par des pirates, s'ils ont vu leurs femmes ou leurs filles subir des outrages les plus infâmes, avant de pouvoir aborder une côte souvent inhospitalière ou avant d'être reconduits en haute mer, ce n'est pas pour poser un problème humanitaire mais bien pour apporter un message.

Leur message est clair : il se résume en deux mots : « N'oublions pas ! »

N'oublions pas ceux qui sont restés là-bas, ceux qui souffrent et qui gardent confiance, ceux qui sont privés de tout et ne cessent d'espérer. Tous les jours, ils écoutent leur radio en cachette pour essayer de saisir une voix amie venue de l'extérieur. Au milieu de nos querelles, de nos grèves ou de nos vacances payées, pensons à leur dire quelque chose.

N'oublions pas que le problème des réfugiés n'est qu'une facette du vrai problème, celui de la liberté. Il ne reste pas beaucoup d'hommes libres et leur responsabilité n'en est que plus grande à défendre la liberté. Même après avoir trouvé asile dans les pays libres, les réfugiés sont encore inquiets du sort de la liberté parce que l'actualité de tous les jours n'est pas rassurante : certains parlent de la liberté avec le langage de la violence ou avec une rhétorique empruntée à la dictature, certains autres votent pour le contraire de ce à quoi ils aspirent rien que pour affirmer qu'ils sont libres.

Non, la défense de la liberté est d'abord

un combat de sincérité et les réfugiés sont surtout des gens qui n'ont pas voulu tricher avec la liberté.

Le message des réfugiés a été fortement amplifié par les événements du Cambodge. Au moment où l'on assiste à des mobilisations pour la défense de la liberté au Cambodge et au Vietnam, il n'est pas inutile de rappeler que dans le passé un

contentieux historique a séparé les deux pays mais que, le jour où la liberté aura été recouvrée, elle sera encore incomplète si elle ne s'accompagne pas de la réconciliation entre les deux peuples.

En somme, le message des réfugiés est un message d'honnêteté, de réconciliation et d'espérance.

Plaise à Dieu qu'il soit entendu !

« Devenir de bons Laotiens... en France »

Un jeune ménage de réfugiés évoque les problèmes de la vie quotidienne

Kham phanh et Malichanh Pravongviengkham nous ont reçu dans leur trois-pièces accueillant de la banlieue parisienne, où ils vivent avec leur fils de huit mois et quatre autres membres de leur famille. Ils nous ont surtout parlé des problèmes que la vie en France pose au réfugiés asiatiques.

- Réfugiés laotiens en France, comment avez-vous ressenti votre insertion dans notre société ? Y a-t-il eu conflit entre votre mode de vie, vos traditions et l'existence plus matérialiste que nous menons en France ?

Kham phanh : Nous sommes de culture, de religion, de race totalement différentes et nous devons donc remercier la France de nous accueillir comme elle le fait.

Pour les Laotiens les plus jeunes, l'insertion est relativement facile, plus que pour les autres, comme ma belle-mère par exemple. Toutefois, le premier effet sur les jeunes de la confrontation avec la société de consommation, c'est qu'ils disposent tout d'un coup, d'une façon inattendue, de toutes sortes de libertés. On est heureux d'être en France, mais on se tourne alors facilement vers des relations qui ne sont pas les bonnes.

Si on rencontre des jeunes Laotiens et qu'on leur pose des questions sur leur pays, sur l'Asie, alors ils se mettent à raconter avec beaucoup de joie. Moi-même, je suis toujours heureux quand on m'interroge sur mon pays. C'est en racontant ces choses qu'on n'oubliera pas qu'on est Laotien, qu'on pourra maintenir les traditions et les coutumes de notre pays.

D'autre part, une famille laotienne classique, qui se compose d'un grand nombre de personnes, une fois arrivée ici, trouve que tout est différent. On est isolé. On a tendance à se renfermer par couples. Si bien qu'il y a beaucoup de problèmes de couples chez les Laotiens en France. Se

pose alors le problème du divorce. Dans notre pays, si on divorce, c'est quand tout le village est déjà au courant que ça va très mal. Et comme la famille est grande, la parenté du côté du mari pèse sur lui, et la parenté de la femme pèse sur elle dans le même sens : de chaque côté viennent les conseils : « Tu ne vas pas faire ça, réfléchis bien, etc. » Ici on entend dire : « Ça ne va pas, alors je m'en vais. Si j'ai envie de divorcer, je divorce. » Cela influence terriblement les réfugiés. C'est pourquoi ils essaient toujours de vivre ensemble et se retrouvent à neuf ou dix personnes dans un appartement prévu pour trois ou quatre. Ce n'est pas tellement pour des raisons financières, mais plutôt parce que nous ressentons la nécessité de vivre ensemble.

« Aller au fond des choses »

- Qu'en est-il de vos relations avec les Cambodgiens et les Vietnamiens ?

Kham phanh : Franchement, avec les Vietnamiens, c'est plus difficile qu'avec les Cambodgiens, à qui nous devons une partie de notre culture. J'aimerais évoquer une soirée, dans le centre parisien du Réarmement moral, au cours de laquelle un Vietnamien nous a dit des excuses. Cela m'a beaucoup touché parce que je n'aurais jamais cru qu'un Vietnamien dirait cela devant des Cambodgiens et des Laotiens. J'ai des amis vietnamiens, mais ce ne sont pas des amis intimes. Ils sont peut-être sincères, mais ils se méfient de moi comme je me méfie d'eux. C'est avec des excuses comme celles de cet homme que nous pourrions aller au fond des choses.

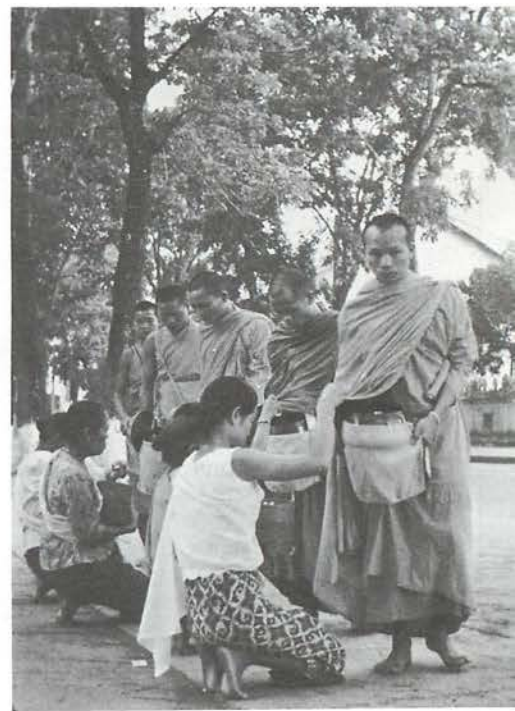
Pour améliorer cette situation, il faut surtout travailler aux relations entre personnes. Il faut aller manger avec des Cambodgiens, ou inviter chez soi tel ou tel Vietnamien dont on a pu faire connais-

Notre but final, c'est de retourner au Laos un jour, d'y retourner définitivement. Mais si on doit rester en France, peut-être pour plusieurs générations, il ne faut pas que nous pensions exclusivement au problème laotien et indochinois. Il faut aussi penser au pays où nous sommes, à devenir de bons Laotiens, oui, mais en France. Il faut commencer tout de suite, ne pas attendre en ne pensant qu'à ce qu'on peut faire pour le Laos. Il y a encore tellement de choses à apprendre en France.

Malichanh, la femme de Kham phanh, souhaite qu'il règne de bonnes relations entre les réfugiés d'Asie du Sud-Est et les Français. Elle relate à ce propos un petit incident qui montre, il faut le dire, qu'elle a bien pris les choses :

« En arrivant en France, raconte-t-elle, nous apportons nos défauts, nos mauvaises habitudes. Un jour, durant les débuts de mon séjour, je me trouvais dans la rue et je mangeais une orange. J'ai jeté la pelure sur le trottoir comme j'avais l'habitude de le faire au Laos. Un Français qui passait m'a dit : « Vous faites ça, chez vous ? » Depuis ce jour-là, je ne l'ai plus jamais fait. Cet homme m'a beaucoup aidée et j'aimerais demander aux Français qu'ils nous disent ce qu'il faut faire pour ne pas abîmer la France. Si jamais nous pouvons rentrer un jour chez nous, je voudrais que les Français gardent de nous un bon souvenir. »

Aux premières lueurs de l'aube, à Vientiane, en 1974. Que reste-t-il aujourd'hui de la liberté religieuse ?



changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Paulette Burnier, Maurice Favre, Hélène Golay, Marcel Seydoux. **Société éditrice :** Editions, théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse). **Imprimerie :** Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.
Tél. (022) 33.09.20.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 50 ; Suisse : Fr.s. 24. - .

Belgique : FB 380 ; Canada : \$ 12. - .

Autres pays par voie normale : FF 55 ou Fr.s. 30. - . Pays d'outre-mer, par avion : FF 65 ou Fr.s. 32. - . Prix spécial étudiants, lycéens : FF 25 ; Fr.s. 15. - ; FB 200.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th.-De Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 3250 francs CFA (abonnement avion) ou 2750 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source, France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

Sam Pono : une autre violence

Sam Pono est né et a grandi dans la misère du quartier noir de Queenstown, en Afrique du Sud. Pour sa famille, l'évasion passait par le jazz et, tout petit, Sam apprend avec ses oncles à jouer du saxophone. Mais, en dehors des heures de musique, l'harmonie est loin de régner au foyer Pono. « Je détestais mon père. Il était tout puissant et exigeait de nous une discipline qu'il n'observait pas lui-même. Il n'existait aucune communication entre nous et je ne pensais qu'à lui échapper. » Ainsi, avant d'avoir douze ans, Sam se joint à une bande de voyous, les *tsotsis* : la rue leur appartient, c'est la scène de fréquentes bagarres au couteau : il n'est pas rare qu'il y ait des morts pendant les week-ends.

Dès l'extinction des feux...

Pour le soustraire à ces influences, ses parents l'envoient dans un lointain internat des missions. De jour, Sam y fait son travail de classe mais, dès l'extinction des feux, sa vie clandestine commence : des moniteurs viennent de l'extérieur pour

initier Sam et ses camarades aux méthodes de guérilla. « Je rêvais de me rendre un jour à Moscou, dit Sam, et d'en revenir, le fusil à la main, conquérir nos droits : choisir librement nos lieux d'habitation et de travail, ou nos écoles, et voter pour des candidats de notre choix. » Malgré son enthousiasme, il est déçu par la corruption et les jalousies qu'il découvre chez les responsables clandestins, et il a assez de bon sens pour se rendre compte que lui-même ne vaut pas mieux !

A dix-sept ans, il revient chez ses parents à Queenstown et perd le contact avec ses camarades de lutte. Il arrête ses études et trouve du travail dans une compagnie d'assurances. Surtout, il reprend son saxophone et joue tous les soirs avec le *Modern Jazz Sextet* dans des boîtes de nuit, noires ou blanches. Sa vie ne diffère guère de celle des musiciens blancs qu'il côtoie, mais ces derniers exaspèrent ses rancœurs, car ils sont payés plus que lui malgré, à son avis, de moindres talents. Les soirées se terminent à courir les femmes et à boire. Il est vite criblé de dettes et ne déclare à sa famille que la moitié de son salaire, tout en sachant bien que ses parents n'ont pas de quoi élever ses frères et sœurs.

« J'avais touché le fond de la déchéance et du désespoir. Alcoolique, je regagnais ma chambre complètement ivre soir après soir. Parfois j'avais un sursaut de révolte contre moi-même et je priais Dieu de se manifester, car je ne pouvais oublier le malheur de mon peuple. C'est ainsi qu'un jour j'acceptai une invitation à voir le film du Réarmement moral *Le Couronnement de ma vie*. Sur l'écran, je vois le monde que j'ai toujours souhaité, sans distinction de races, de classes ou de religions. Je comprends aussi l'effet destructeur des jalousies et de la corruption. »

Une enveloppe de paie intacte

Peu après, touché par l'humilité d'une assistante sociale qui s'excuse de son autoritarisme, Sam commence à examiner sa vie en fonction de ce qu'il désire faire pour son peuple. Rien ne se passe jusqu'à ce qu'un beau jour il réfléchisse à sa famille. « Va dire à ton père exactement combien tu gagnes. » Il résiste à cette idée pendant longtemps. C'était beaucoup demander ! Enfin, il apporte à son père son enveloppe de paie encore fermée. « Tu me



mets dans une situation embarrassante. Sam, dit celui-ci. Moi non plus je n'apporte pas tout à la maison. » A son tour, la semaine suivante, le père rapporte son enveloppe de paie intacte.

Mettant en commun leurs ressources, Sam et son père payent toutes leurs dettes, ouvrent un carnet d'épargne et décident d'un budget familial. Désormais les factures seront payées, il n'y aura plus de coupures de courant et les enfants iront en classe sans interruption. La famille est transformée. L'orchestre aussi bénéficie de la discipline que Sam est en train d'acquiescer et la qualité de la musique s'améliore.

Les racines du désespoir

En 1973, avec le plein accord de ses parents, Sam peut se dégager de ses obligations familiales et professionnelles pour se joindre à l'action du Réarmement moral en Europe. Le voilà tout d'abord à Oxford, où une famille l'héberge. Sans diplôme, sans qualifications, il n'a pour armes que ce qui s'est passé dans sa propre vie et une conviction : s'occuper des étudiants africains, dont beaucoup sont des exilés. Il prend son courage à deux mains et se lance. Peu à peu, des Ghanéens, des Ougandais, Rhodésiens et Sud-Africains, noirs et blancs, deviennent ses amis. En même temps, il peut rayonner dans le pays et faire connaissance de dirigeants syndicaux et patronaux, de

mineurs et d'hommes politiques qui cherchent à transformer l'état d'esprit dans l'industrie en crise ou dans le conflit irlandais. Il découvre l'actualité de son histoire si simple, car elle met en lumière les racines du désespoir et de la violence en chacun.

Quand Sam rentre en Afrique du Sud, il a un objectif clair : faire grandir dans son pays une équipe multiraciale, dont les membres aient un engagement commun et s'aident à s'y tenir, des gens qui sachent résister aux pressions raciales, politiques ou économiques. Mais il ne tarde pas à se retrouver face à des problèmes de relations qui ressemblent étrangement à ceux qu'il a eus avec son père.

« Un Afrikaan typique »

Parmi ceux qui travaillent dans le cadre du Réarmement moral se trouve un certain Pieter. Ensemble ils ont pris contact avec des responsables des diverses communautés raciales, mais entre eux le contact est réduit au strict minimum. « Ne devrais-tu pas travailler plus avec Pieter ? lui demande une fois un camarade. – Lui ? éclate Sam. C'est un Afrikaan typique et il ne s'en rend même pas compte. Les Afrikaans nous poussent à agir à leur façon, ils croient savoir ce qui nous convient mieux que nous, et ils ont toujours raison ! » Réflexion faite, il va trouver ce Pieter qui, à son tour, lui dit ce

qu'il a sur le cœur : « Les Africains prennent tout à la légère, ils sont paresseux... » L'abcès est crevé, mais il faudra du temps pour que chacun apprenne à respecter l'autre, à l'apprécier, et même à avoir besoin de lui.

Sam fait ensuite l'expérience d'un revirement semblable vis-à-vis des métis, qu'il haïssait parce que le gouvernement les favorisait systématiquement. C'est ainsi qu'il peut dire aujourd'hui sans arrière-pensée : « Une réconciliation ne suffit pas, il faut créer la nouvelle Afrique du Sud, qui ne sera pas l'œuvre d'un groupe racial, mais de tous. » Et d'ajouter : « J'ai appris à faire violence à ma nature, au lieu de vouloir faire violence aux autres. N'est-ce pas l'espoir d'avoir un jour un monde où le pardon l'emporte sur la haine ? »

Evelyne Seydoux

PHOTOS : Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés : 1, 4 à 7 ; Odier : 8 ; Sygma : 15 ; Roger Viollet : 9.

TEL QUEL

« Une tâche que nous sommes seuls à pouvoir accomplir »

Au début de l'année dernière, j'ai passé par des moments difficiles : ma vie n'avait plus de sens, je n'avais de joie à rien et j'en étais arrivée à me demander s'il était plus facile de vivre ou de mourir. Pourtant toutes les conditions étaient réunies pour que je sois heureuse : une bonne ambiance familiale, beaucoup d'amis et une profession qui me plaisait.

L'été dernier à Caux, quelqu'un m'a dit : « Pour chacun, à chaque période de sa vie, il existe un endroit où l'on a besoin de lui, où une tâche l'attend que lui seul peut accomplir avec les dons et les capacités qui lui sont propres. »

Ma curiosité fut piquée au vif : quelles pouvaient bien être mes capacités, ma tâche ? Je recommençais à croire qu'on avait besoin de moi, mais comment trouver cette place et cette tâche ? C'est là

que l'obéissance à la direction divine est devenue très concrète. Après avoir longuement lutté en moi-même contre mon orgueil et ma volonté, j'ai confié ma vie à Dieu du fond de mon cœur, prête à tout donner, à tout recevoir. Je me suis alors inscrite au « programme des dix mois » à Caux avec les jeunes, afin d'apprendre à vivre en chrétienne, dans la vie de tous les jours.

Me voilà à Caux depuis deux mois et demi. J'ai trouvé un espoir pour moi-même, mon entourage, mon pays. J'apprends à prendre mes responsabilités et je découvre en moi des capacités insoupçonnées !

Surtout, j'ai retrouvé la joie de vivre et je m'aperçois que « j'y crois ».

Margrit Schmidt-Gerke

ESSO
SHOP
Tout pour
votre voiture!

LE RÉARMEMENT MORAL SUR LE TERRAIN

Caux cet été

Les rencontres internationales de Caux qui se tiendront cette année du 12 juillet au 31 août seront placées sous le thème général : « Renouveau de l'homme, renouveau d'espérance ». Elles débiteront par une semaine d'étude et de réflexion sur ce thème central qui sera suivie, du 25 juillet au 2 août, par une session consacrée à la famille. En août, les moins de trente ans animeront une quinzaine intitulée « Demain, notre responsabilité ». La saison se terminera par la rencontre qui, chaque année, s'adresse aux représentants de l'industrie et de la vie économique.

Le programme général, ainsi que celui des diverses sessions spéciales, peut être obtenu à nos adresses.

Vocation de l'Australie

Trois cents participants, venus d'une quinzaine de pays, ont assisté du 19 au 21 janvier dernier à une rencontre du Réarmement moral qui avait lieu dans une université de Sydney, en Australie.

De jeunes dirigeants aborigènes originaires de cinq Etats australiens, des délégations de Papouasie, de Nouvelle-Calédonie, des îles Tonga, de Nouvelle-Zélande ainsi qu'un certain nombre de réfugiés indochinois mettaient en valeur la vocation asiatique et océanique de l'Australie.

Pour Mme Laure, l'ancienne dirigeante socialiste française, qui revenait en Australie après onze ans, ce pays a énormément évolué dans le sens d'une plus grande ouverture à l'Asie et aux pays du Pacifique sud. Lors de sa première visite, Mme Laure avait reçu en cadeau d'une femme aborigène un boomerang qui exprimait symboliquement l'espoir qu'elle reviendrait un jour en Australie. Lorsque

cette femme retrouva Mme Laure, elle s'écria : « Vous voyez, le boomerang a servi ! »

Mme Laure a été interviewée à la radio et par le quotidien *Sydney Morning Herald*. Elle a exprimé sa conviction que l'Australie avait un grand rôle à jouer pour maintenir la paix dans la région, mais que cela requerrait des sacrifices de la part des Australiens.

Parmi les autres personnalités venues prendre la parole à cette rencontre se trouvait M. Paul Keating, ancien ministre du gouvernement travailliste et porte-parole de son parti pour les questions minières et énergétiques. « L'Australie pense que ses richesses naturelles lui serviront de protection durant la prochaine décennie, a-t-il déclaré. Les pays riches en ressources naturelles ont tendance à être paresseux. Nos réserves minières font de nous un peuple égoïste où est favorisée l'émergence d'une classe moyenne peu prête à assumer des responsabilités nationales. L'Australie a trop négligé ses voisins asiatiques et des pays comme la Papouasie.

« Si nous ne nous mettons pas à partager, a conclu l'homme politique, nous ne récolterons que la haine. »

Un spectacle en préparation

Nous avons parlé l'été dernier du one-man show que l'artiste français Michel Orphelin a créé à Edimbourg sur la vie de saint François sous le titre *Poor Man, Rich Man*. Ce spectacle, conçu par l'auteur gallois Hugh Williams sous une forme essentiellement mimée et chantée, est en train d'être adapté en français par Frank Gérard. Avant même de confier le spectacle à un metteur en scène, Michel Orphelin a interprété le dimanche 3 février un certain nombre de chan-

sons devant une centaine de personnes de la région lyonnaise. Une discussion a eu lieu ensuite en présence de l'auteur, venu spécialement de Londres ; elle a montré l'intérêt suscité par la perspective de représentations du spectacle à Lyon l'automne prochain.

Au théâtre Westminster

A l'affiche du Westminster Theatre de Londres, du 25 février au 22 mars, *Ragman*, un nouveau « musical » consacré à un épisode de la vie de saint Paul à Ephèse. L'œuvre a été écrite par Edmund Banyard et la musique est de Francis Campbell, deux artistes proches des milieux d'Eglise qui n'en sont pas à leur premier essai.

Jeunes en formation

Le groupe de jeunes gens et jeunes filles qui à Caux et dans d'autres régions de Suisse a suivi depuis le mois d'octobre le « programme de formation de dix mois » est parti pour l'Angleterre. Ces deux prochains mois, renforcé par une dizaine de jeunes Britanniques, il se plongera dans la situation industrielle des Midlands à partir du centre du Réarmement moral de Tirley Garth. Il collaborera en particulier à la campagne qui est menée au moyen du spectacle sur Keir Hardie, un des pionniers du mouvement ouvrier britannique.

Tournée sud-américaine

Colombie, Pérou, Chili : ces trois pays latino-américains de la côte du Pacifique reçoivent, du 10 février au 15 mars, la visite d'une délégation internationale du Réarmement moral qui comprend notamment un industriel canadien, un militant du parti travailliste britannique et un

père jésuite hollandais. A Bogota et à Lima, le groupe participera à des « tables rondes » cependant qu'au Chili une conférence a été mise sur pied par des militants ouvriers et syndicalistes qui ont appris à connaître le Réarmement moral à l'occasion de conférences internationales à Genève.

Nous aurons l'occasion de revenir dans un prochain numéro sur cette nouvelle initiative concernant ce continent.

Dans la presse suisse

Pour Philippe Le Bé, un journaliste qui a passé quelques jours à Caux et y consacre deux articles dans le quotidien *La Liberté* de Fribourg et *Le Courrier* de Genève, le Réarmement moral répond aux interrogations de ceux qui, regardant le monde, se demandent : « Que peut-on y faire ? » Il souligne l'exemple d'hommes et de femmes qui, précisément, « contribuent à influencer positivement sur le cours des événements ». « Le Réarmement moral, note-t-il, est en effet devenu la mission d'un nombre toujours plus grand d'individus responsables. »

Son second article est consacré à une présentation de l'ouvrage de Charles Piguet et Michel Sentis *Ce monde que Dieu nous confie*.

Le même ouvrage fait l'objet d'un article paru dans *Terre Nouvelle*, la revue du département missionnaire romand paraissant à Lausanne.

Editions du Centurion

**CE MONDE
QUE DIEU
NOUS
CONFIE**

par Charles Piguet
et Michel Sentis

FF 34 Fr.s. 15. -

Vente en librairie

Les mesures prises récemment à l'encontre du savant soviétique Andreï Sakharov donnent toute son actualité au récit que nous publions ici et dont la fin paraîtra dans notre prochain numéro. Il s'agit de larges extraits d'un chapitre de l'ouvrage que le peintre norvégien Victor Sparre a consacré aux dissidents soviétiques (1). Vladimir Maximov dit de Sparre dans sa préface au livre : « Victor a donné au mouvement russe pour la liberté et à ses combattants un appui sans restrictions et sans faille : une longue succession d'exilés de la tyrannie soviétique ont trouvé dans son foyer amitié et conseil. Sa sympathie active – j'allais dire militante – et les démarches concrètes qu'il a entreprises ont été pour nous de la plus grande importance (...). Tant qu'il y aura des hommes comme lui dans le monde, ceux qui souffrent de l'oppression n'auront pas à se sentir seuls. »

Questionné un jour par Alexandre Soljénitsyne sur la raison qui l'avait poussé à prendre si fermement fait et cause pour la liberté en Union soviétique, le chrétien Victor Sparre avait répondu d'emblée : « C'est parce que je crois qu'une renaissance de la foi viendra par ceux qui ont le plus souffert. »

Une après-midi chez les Sakharov

par Victor Sparre

A dix-neuf heures, devant l'Hôtel Berlin, j'attends Galitch (2) dans le froid de décembre. Les Moscovites, chaudement emmitoufflés, sont nombreux à passer autour de moi. A quelques centaines de mètres, l'étoile rouge illuminée du Kremlin diffuse son message à la ville : espérance pour certains, désespoir pour d'autres. Des étoiles semblables ornent le sommet des arbres de Noël dans les magasins. Arbres de Noël ? Officiellement, c'est le « Père hiver » que l'on célèbre, et non l'Enfant Jésus.

Je me sens pris de nervosité. Surtout parce que j'ai à la main un paquet d'un rouge criard. Lorsque j'ai accepté à Oslo de le prendre avec moi, la couleur ne m'avait pas tracassé, mais maintenant, plus j'attends, plus j'ai l'impression d'attirer les regards. Il y a dans ce paquet des habits que la famille Nansen – des descendants de l'explorateur – désire donner à Mme Grigorenko, épouse du général présentement interné dans un asile psychiatrique. Son crime ? Avoir pris fait et cause pour les Tatars de Crimée qui ont été déportés en masse vers la Sibérie en 1944. J'ai également des cadeaux que je veux donner à Galitch et à Soljenitsyne, ainsi qu'une serviette contenant un dossier de coupures de presse.

(1) *The Flame in the Darkness*, par Victor Sparre, Grosvenor Books, 1979. En vente à nos adresses. L'ouvrage n'existe pour le moment qu'en langue anglaise.

2 L'écrivain et compositeur Alexandre Galitch a pu sortir d'Union soviétique en 1974 et est mort en 1978 à Paris. (N.D.T.)

En y réfléchissant davantage, il avait cependant découvert une raison plus profonde qui provenait de sa propre expérience d'homme et d'artiste. Le bagage reçu d'une mère chrétienne, son combat pour la liberté pendant l'occupation allemande en Norvège, le choix qu'il avait fait à l'âge de 17 ans de donner sa vie à Dieu et l'encouragement à s'intéresser aux pays de l'Est qu'il avait reçu de Frank Buchman, tout cela alimentait en lui une même conviction : la liberté intérieure est donnée à celui qui reste attaché à ce qu'il croit, sans égard pour les risques encourus, et c'est cette obéissance qui est le véritable matériau révolutionnaire.

La conversation que relate Sparre, et qui s'est déroulée en 1973, fait apparaître des hommes luttant contre un régime tyrannique avec une totale absence de peur. Une profonde foi chrétienne chez les uns, un souci intransigeant de la dignité humaine chez d'autres, donnent à ces résistants un courage dont nous avons beaucoup à apprendre. Certaines des personnalités avec lesquelles s'est entretenu Victor Sparre ou dont il parle ont dû ou pu s'exiler depuis lors, notamment Vladimir Maximov. D'autres demeurent encore en Union soviétique.

A mon grand soulagement, Galitch arrive en taxi, m'invitant, un sourire aux lèvres, à entrer. Il prend beaucoup plus de risques que moi mais il a l'air parfaitement serein. Les dissidents marchent constamment sur la corde raide ; ils sont pourtant résolus à ne plus courber la tête. Galitch est meilleur observateur que moi. Alors que le taxi démarre, il se tourne vers moi : « Deux voitures nous suivent ; le K.G.B. s'intéresse à votre visite. »

Nous échangeons quelques présents. Je suis bien heureux de me débarrasser du paquet rouge. Le cadeau qu'il m'offre est un disque de musique religieuse d'autrefois. Enfin, nous arrivons rue Tchalkova où habite Sakharov, pénétrons dans un grand immeuble gris et prenons l'ascenseur jusqu'au sixième étage.

Sakharov lui-même ouvre la porte. Grand, d'apparence timide, il porte une chemise à col ouvert et aux manches retroussées. Son accueil est amical, simple et rassurant. Une touffe de cheveux derrière les oreilles lui donne un air de la campagne. A le voir, ce célèbre savant pourrait aussi bien conduire un tracteur.

Galitch et moi nous débarrassons de nos manteaux et de nos couvre-chef et on nous introduit dans ce qui, manifestement, est la chambre à coucher des Sakharov. Dans un grand lit qui occupe presque toute la surface, Yéléna Sakharov est allongée, une couverture déployée sur elle. Elle me salue en m'expliquant qu'elle est malade. Tassé sur une chaise, un homme, la tête appuyée sur la main. Puissante figure de prolétaire, et monument de mélancolie. Ce doit être Maximov.

« Il est bon d'approcher quelqu'un qui en sait tant sur les icônes », lui fais-je remarquer.

Il remue légèrement. « Non. On ne peut pas connaître les icônes, me répond-il. On ne peut que les vivre intensément. »

A côté de lui, un autre homme est assis, jeune et élancé, l'air grave. Son nom, difficile à prononcer, m'échappe, mais je comprends qu'il est un poète. D'autres chaises sont serrées autour du lit. On m'invite à m'asseoir. Lorsque Sakharov et Galitch nous rejoignent, notre groupe fait penser à ces icônes où l'on voit Marie entourée de quelques disciples.

Un trouble profond s'installe en moi. Voilà des gens qui vivent depuis des années aux premières lignes du combat pour les droits de l'homme. Ils en connaissent les anxiétés, les dangers, les épreuves. Au cours de cette dernière année, je le sais, leurs efforts n'ont guère rencontré que l'échec. Les visages, quoique résolus, sont gris, usés. Le pessimisme russe atteint non seulement Maximov, mais tous les autres. Pourrais-je le dissiper quelque peu ?

Yélèna a peut-être senti ma réaction. Issue d'une famille juive arménienne, elle est médecin. En souriant, elle s'excuse d'être ainsi couchée. « Le docteur ne peut se guérir lui-même, dit-elle. Je souffre de tant de maux. Mais ce qui m'inquiète le plus, ce sont mes yeux. » Sa vue a été touchée de façon permanente lorsqu'elle était infirmière militaire, pendant la guerre. Elle est aveugle d'un œil.

Le petit appartement, avec son mobilier très sommaire, est bien connu des Occidentaux. Les caméras de télévision y ont pénétré. La petite chambre à coucher sert de salon. C'est aussi, en principe, l'étude du grand savant, mais il n'y aurait même pas de place pour un bureau.

En sa qualité d'académicien, Sakharov aurait droit à un grand appartement, mais on lui interdit de l'occuper. Avec sa famille, il a dû se replier sur ce logement miniature, prévu pour deux personnes et, à l'origine, foyer de Yélèna et de sa mère. Ces mesures font partie, bien sûr, des pressions psychologiques exercées sur les Sakharov.

Leur intérieur exigü est devenu cependant une source d'espoir et de lumière pour un immense empire : le seul empire du XIX^e siècle qui se soit agrandi au XX^e. Des Tatars, des Caucasiens, des Ukrainiens, des Lituaniens, des juifs de toutes les régions de l'Union soviétique frappent à leur porte. L'homme qui a fabriqué ce qui aurait pu détruire l'humanité est ainsi devenu un grand humanitaire. Dans ce foyer où habitent déjà sept personnes, dans trois petites pièces, il n'est pas rare de trouver trois ou quatre visiteurs dormant à même le sol.

« Est libre celui qui se sent libre »

Le jeune poète avait été invité pour traduire du français, qu'il manie avec la plus grande facilité. Hélas ! je ne parle pas français et nous sommes obligés de recourir au mince ruisselet de mon allemand, langue dont j'ai raté l'examen en milieu d'études. Galitch se juche sur l'extrémité du lit pour servir d'interprète, ce qu'il fait avec assurance. Il se sent manifestement à l'aise avec les Sakharov ; il a été l'un des plus proches collaborateurs de l'académicien dans le mouvement dissident depuis 1970.

Je prends l'initiative en remettant à Sakharov le dossier des coupures de presse. Il y a là rassemblés les articles et reportages les plus importants sur les dissidents parus dans la presse occidentale durant les six derniers mois. Sakharov se jette sur ces coupures comme un affamé sur son premier repas. Totalement absorbé, il se lève, sort de la chambre et y

revient tout en parcourant les feuillets et s'arrêtant sur telle ou telle nouvelle présentant un intérêt particulier.

Pendant ce temps, les autres continuent à bavarder jusqu'à ce qu'il revienne vers moi en me tendant un reportage : « Vous voyez cet homme sur la photo ? C'est un loyal partisan du régime. Et, cependant, il a voté contre ma radiation de l'Académie des Sciences. Je n'aurais pas imaginé qu'il en eût le courage moral. Voilà qui donne de l'espoir. »

Il se rassied pour se lancer dans ce qu'on pourrait appeler un petit discours : « Ils savent que vous êtes ici », commence-t-il en appuyant sur chaque mot. Je comprends qu'il m'avertit que tout ce qui se dit dans cet appartement est écouté par un tiers : le K.G.B. Puis, semblant s'adresser directement aux microphones, comme s'il voulait que le K.G.B. prenne bonne note, il ajoute : « Nous n'avons rien à cacher. Ici, chacun parle en toute liberté. Est libre celui qui se sent libre. Il faut que les lois qui garantissent notre liberté de pensée soient appliquées. Et nous, nous devons vivre comme si nous jouissions déjà de tous ces droits. »

On m'avait dit que lorsque les dissidents veulent discuter de choses secrètes, ils partent en promenade, loin des microphones dont leurs appartements sont truffés. Ou alors ils se communiquent des notes écrites. Même parfois entre conjoints.

« Sans le soutien de l'opinion mondiale, nous serions tous en prison »

Je dis à mes interlocuteurs que je voudrais leur donner une évaluation de l'opposition russe telle qu'elle est vue par des sympathisants occidentaux (...).

Je me mets à parler pendant près d'une heure de mémoire, car je n'ai pas osé prendre de notes avec moi. Ils écoutent avec la plus grande attention (...).

Mon exposé les a encouragés, apparemment, et leur moral remonte, du moins c'est mon impression. Je soulève alors une question d'une grande importance pour tous ceux en Occident qui soutiennent le combat des dissidents. Le biologiste Jaurès Medvedev, qui a été pendant quelque temps un courageux opposant au régime, a depuis semé une certaine confusion sur le mouvement des dissidents en émettant l'opinion que l'Occident, dans ses relations avec l'Union soviétique, ne devrait avoir qu'un seul objectif : la détente. D'après lui, les protestations contre les arrestations et les détentions en asile psychiatrique ne feraient que du tort à ceux qui encourent ces peines et retarderaient le processus de libéralisation en U.R.S.S. Quelle part de vérité y a-t-il dans de telles affirmations ?

« C'est une chose très curieuse, répond Sakharov. Nous n'avons pas manqué d'aider les frères Medvedev quand ils étaient eux-mêmes en difficulté. Mais voyez comment ils agissent lorsque d'autres souffrent. Ils font volte-face et disent à l'Occident de se taire. Disons les choses franchement : sans le soutien actif de l'opinion mondiale, nous tous – il décrit un grand cercle de sa main – serions en prison. Sans la presse occidentale, personne à l'extérieur de notre pays ne saurait que nous existons. »

Sakharov peut paraître timide et réservé, mais dès qu'un sujet important est en jeu, il parle avec une totale autorité. Ce n'est pas l'autorité du prophète, mais celle du savant. Son point de vue est conçu avec soin et défini avec précision.

Je lui demande ce qu'il répondrait à ceux qui affirment, en



Yélena et Andrei Sakharov à Moscou. Victor Sparre, auteur de notre article, a été l'un des instigateurs de la campagne qui a conduit à l'attribution du Prix Nobel de la Paix à Andrei Sakharov en 1975. L'académicien n'ayant pas été autorisé par les autorités soviétiques à se rendre en Norvège recevoir le prix, c'est Yélena qui le représenta. Pendant une partie de son séjour à Oslo, elle fut l'hôte de la famille Sparre.

Occident, qu'en appuyant les dissidents on alimente la guerre froide.

« De telles accusations sont aussi portées contre moi, répond-il. Mais j'ai déjà exprimé clairement dans mon manifeste de 1968, *Réflexions sur le progrès, la coexistence et la liberté intellectuelle*, que je reconnais la nécessité de mettre fin à la course aux armements et de substituer la coopération au conflit. Cependant, nous ne pouvons avoir une détente authentique sans liberté de parole et sans droits de l'homme. J'accorde tout mon appui aux efforts faits pour parvenir à la détente par le moyen d'une conférence sur la sécurité en Europe et sur la coopération – il fait allusion là à la conférence d'Helsinki qui va bientôt se tenir – à la condition que soient fournies en même temps des garanties quant aux droits de l'homme. Je n'arrive pas à comprendre les gens qui affirment la nécessité d'accords internationaux sur la limitation des armements atomiques et qui font simultanément la sourde oreille à de justes revendications comme celle concernant le retour des Tatars en Crimée ou l'amnistie générale des prisonniers politiques. »

« Votre envahisseur était un étranger »

Sakharov parle ensuite du rôle des Occidentaux. « Ecrivez à notre sujet, nous vous en supplions, dit-il. Voilà notre meilleure défense. Toute publicité donnée à la persécution soviétique aide ceux qui en sont les victimes. » Il s'arrête, puis reprend : **« Nous avons des lois qui garantissent explicitement les droits de l'homme. Nous ne voulons pas modifier ces lois, nous voulons qu'elles**

soient appliquées. Notre combat n'est donc pas politique : c'est un combat moral. »

Maximov, qui est resté silencieux jusqu'ici, ajoute : « C'est aussi un combat chrétien. »

A nouveau, tandis que je regarde autour de moi, les visages fatigués me remplissent de compassion. C'est comme s'ils vivaient à une époque glaciaire : les climats plus tempérés semblent si lointains. Je leur ai donné des informations ; ils m'en ont donné. Puis-je faire davantage ? Pourrais-je faire fondre un peu la glace ?

Je fais alors ce qu'un enfant aurait pu faire. Me tournant vers Andrei, je lui saisis les mains et lui dis : « Vous ne savez peut-être pas à quel point vous êtes une lumière dans un monde dur et obscur. Vous ne devez pas porter votre fardeau tout seul. Tout un monde d'êtres humains est prêt à le porter avec vous.

– Vous avez l'air de nous comprendre, me dit Andrei.

– Les gens viennent ici et nous interviewent, ajoute Vladimir Maximov. Ils attendent quelque chose de nous et nous sommes heureux de le leur donner. Mais aujourd'hui, c'est différent. Il n'y a pas un homme sur dix qui soit comme vous ! »

Yélena se redresse soudain sur le lit. « Sur cent ! » s'exclame-t-elle en riant.

Je réponds aussitôt : « Ceux qui comme moi ont subi l'occupation allemande et connu la Gestapo comprennent ce par quoi vous passez. »

Andrei n'est qu'à moitié convaincu : « Votre envahisseur était un étranger et cela n'a duré que quelques années, dit-il avec tristesse. Nos tourmenteurs, ce sont nos propres compatriotes, et nous les endurons depuis cinquante ans. »

(à suivre)

En dehors de Bruxelles et de Strasbourg, Paris sera, ce mois-ci, une plateforme de la construction européenne...

Des milliers d'industriels et d'agriculteurs de toute l'Europe se retrouveront, du 2 au 9 mars, à la Semaine Internationale de l'Agriculture, au Parc des Expositions de la Porte de Versailles.

Avec les professionnels, de nombreux citadins se replongeront, comme ils le font chaque année, dans l'atmosphère chaleureuse de leur campagne natale.

Vous viendrez à ce grand rendez-vous de l'agriculture moderne et vous y trouverez les deux stands de LA FRANCE AGRICOLE, l'un au « Concours général », l'autre au « Salon de la machine agricole ». Notre équipe vous y accueillera avec joie !

Comme nous, vous déplorez les conflits d'intérêts sectoriels ou nationaux qui compromettent la cohésion de l'Europe. Nous chercherons avec vous comment nous pouvons contribuer à développer l'estime réciproque, la bonne volonté, la solidarité entre nos nations, ainsi qu'à faire reculer dans le monde entier la misère, la faim, les menaces de guerre et les entreprises de la dictature.

Vous vous abonnerez à la FRANCE AGRICOLE, vous y abonnerez vos amis... Vous nous aiderez à faire fructifier l'héritage de Jean Monnet, de Robert Schuman, du chancelier Adenauer et du général de Gaulle...

Et n'oubliez pas... Selon le dernier sondage, LA FRANCE AGRICOLE est déjà lue par un million de lecteurs !

UNE RENCONTRE EUROPEENNE...

POUR VOUS ABONNER

Découpez (ou recopiez), remplissez et expédiez le bulletin d'abonnement à
« LA FRANCE AGRICOLE », 10, rue Martel, 75493 Paris Cédex 10
Tél. : 246.45.45

(Nom, prénom en majuscules)

(Profession, raison sociale)

(Lieu-dit, ferme, rue)

(Code postal)

(bureau distributeur)

S'abonne à « LA FRANCE AGRICOLE » pour 1 an 3 mois 6 mois

et verse la somme de

F

- par chèque bancaire ci-joint
 par virement postal trois volets ci-joint
 par mandat-lettre

TARIFS DES ABONNEMENTS

FRANCE :	1 an	120 F TTC
	6 mois	70 F TTC
	3 mois	45 F TTC
ETRANGER :	1 an	200 F HT
	6 mois	110 F HT

LA FRANCE AGRICOLE